

SP.A

La pogne, le poing, l'appoint, le foin et la poigne

Il est relégué partout dans l'opposition. Il a connu sa plus grosse défaite électorale en mai 2014. Sa vie militante était cliniquement morte. Pourtant, face à une droite flamande plus dominante que jamais, le parti de John Crombez a des arguments à faire valoir. Plus que jamais dans son histoire récente.

Par **Nicolas De Decker**

La gauche flamande et sa déclinaison socialiste se rangent au rayon des incongruités de la modernité politique, quelque part entre le ministère de la marine en Suisse et l'administration fiscale monégasque. Le xx^e siècle avait condamné le POB-BWP, puis le PSB-BSP, puis le SP, à une double minorité : face à l'Etat-CVP en Flandre, face aux francophones au sein du socialisme belge. Mais le xxi^e siècle avait bien commencé pour le SP.A des Teletubbies (Vandenbroucke, Vande Lanotte, Van den Bossche et Stevaert). Ces brèves années d'euphorie auront été des Cent-Jours, conclus par ce que l'hyperpopulaire journaliste flamand Ivan De Vadder qualifia de *Waterloo van Links*.

Les électeurs du 25 mai 2014 ont en effet donné moins de 14 % des suffrages aux socialistes flamands menés par Bruno Tobback. Avec un PTB-PVDA à 2,5 %, et des verts à 8,7 %, le triomphe de la droite, en Flandre, était inédit dans l'histoire belge, et avait des airs de records que la seule Bavière, et encore, pouvait espérer égaler en Europe occidentale. Une déroute à gauche, donc. John Crombez, ancien secrétaire d'Etat à la Fraude fiscale du gouvernement Di Rupo, a ainsi été porté, sa campagne présidentielle durant, par un réel enthousiasme militant : près de 80 % des adhérents du parti

ont validé sa candidature, ne laissant à Bruno Tobback, qui défendait son titre, que d'humiliants rogatons. Mais bientôt deux ans après la sénestre morne plaine de mai 2014, moins d'un an après son 18 Brumaire de juin 2015, le nouveau Premier consul du SP.A, l'Ostendais John Crombez, tient un revolver pointé sur l'empereur d'Anvers. Cet homme ordinaire, docteur ès finances qui prend le train de deuxième classe chaque matin, ne cumule sa présidence qu'avec un mandat électif, celui de conseiller communal. Acharné de musique new-wave et de justice sociale, il a une ligne. Elle se tient. La voici, en quatre principes.

1. Serrer des pognes

En 2012, les socialistes flamands ont perdu l'hôtel de ville d'Anvers. On sait au profit de qui. Examinant les ressorts de cette défaite historique – Bart De Wever était le premier non-socialiste à s'asseoir à ce bureau depuis 1932 –, le politologue anversoïse Marc Swyngedouw y voyait notamment la conséquence d'une structure partisane à bout de souffle. « Pour certaines sections locales, le plus important événement politique de l'année, c'est la réception de *Nouvel An* », écrivait-il en juin 2013 dans la revue *Samenleving en Politiek*. « C'est vrai, et ça, je veux le changer », affirme John Crombez, qui est « très souvent à Anvers, et pas pour me promener », pour remobiliser les militants. Car, dit-il, « quitter le Parlement pour aller dans la rue, c'est fondamental pour la gauche ».

Cette insistance sur la proximité, dans une formation réputée, depuis les années 1980 au moins, pour son inclination à la technocratie, Crombez l'a testée, cinq années durant, ●●●

●●● alors qu'il dirigeait la fédération SP.A de Flandre occidentale. Par du porte-à-porte, des rencontres, des permanences. « Et en 2014, nous avons progressé dans tous les cantons de cette province, alors que nous étions en baisse partout ailleurs. Ce que nous avons fait avec nos militants en Flandre occidentale, nous devons maintenant le faire partout. » Quitte à, comme le réclame son prédécesseur, Fred Erdman (*lire son interview page 20*), renouer avec le clientélisme ? « On ne doit pas donner un boulot ou un logement. On doit aider à en trouver, c'est différent. »

2. Serrer le poing

A cette méthode se greffe un discours. Le SP avait inventé le blairisme avant Blair. Premier président du Socialistische Partij d'après la scission, Karel Van Miert fut un très vétilleux commissaire européen à la Concurrency. John Crombez, qui affiche fièrement une proximité un peu forcée avec le fondateur, en Espagne, de Podemos, Pablo Iglesias, prône une allocation inconditionnelle pour tout citoyen âgé de 18 à 30 ans et invective une finance internationale qu'il connaît trop bien, veut rompre avec ce « néolibéralisme light ».

La piteuse relégation de son parti dans l'opposition est, à cet égard, un atout : elle ouvre un espace protestataire qu'avaient résolument abandonné les socialistes flamands. Crombez veut s'y engouffrer. « Pour la première fois, tous les gouvernements sont de "droite droite". L'impact que ça a sur les factures des gens est énorme : toutes leurs factures augmentent, et en même temps l'État achète des missiles et des avions de chasse. La différence entre gauche et droite est plus violente que jamais. C'est l'occasion de construire une alternative progressiste claire », explique le nouveau guide du SP.A.

3. Trouver l'appoint

De fait, John Crombez rêve d'un « Syriza flamand ». Mais la confection de cette alternative est compliquée. Dans le monde syndical, dont l'Ostendais se dit très proche – « Il ne se passe pas un jour sans que je sois en contact avec quelqu'un de l'ABVV », la FGTB flamande – les socialistes sont encoignés dans la marginalité. Et les syndicalistes chrétiens, ultradominants au nord du pays, privilégient leur lien historique avec le CD&V. « Sauf », déclare Crombez, en recherche d'ouverture, « que ceux qui ne savent pas payer leurs factures à cause des politiques de ces gouvernements de droite sont aussi à l'ACV... », l'équivalent, au nord, de la CSC. L'appareil syndical chrétien reste néanmoins très épidémiquement antisocialiste.

Comme peut l'être Groen ! au plan politique : les verts flamands affichent à l'égard des partis socialistes une hostilité peu imaginable en Belgique francophone. Tout récemment,

dans le district anversois de Deurne, les écologistes ont ainsi choisi de recomposer une majorité avec la N-VA plutôt qu'avec le SP.A. Or, Deurne est le district de Bart De Wever et de Meyrem Almaci, la présidente de Groen !... Les relations ne sont pas simples non plus avec le PTB-PVDA, mais elles procèdent de la plus traditionnelle méfiance entre gauche pure et dure et social-démocratie.

4. Faire du foïn avec poigne

De la méfiance, les progressistes flamands s'en échangent avec une profuse générosité. Leurs figures de proue – John Crombez, Peter Mertens au PTB-PVDA, Kristof Calvo chez Groen ! – concourent pour incarner l'opposition à Bart De Wever. Mais c'est Crombez, à la tête du plus grand parti, qui a pris l'avantage. Il est le premier de l'histoire

audiovisuelle récente à avoir tenu tête au bourgmestre anversois sur un plateau télé. C'était à *Zevende Dag* il y a quelques semaines. Il est aussi le premier autre président de parti à avoir lancé une « petite phrase » qui s'impose à l'agenda politico-médiatique flamand... Elle témoigne d'une posture, appelée « flinks » en Flandre, contraction de *flink* (ferme) et *links* (gauche) : la sortie de soutien au plan « Samson » de reflux des réfugiés énoncé par son pourtant très blairiste homologue néerlandais, une semaine après son débat victorieux avec Bart De Wever, a indisposé certains de ses camarades et fait les gros titres des journaux.

Cette adhésion du président d'un parti d'opposition d'une partie d'un petit pays de l'Union européenne à une proposition d'un petit parti de gouvernement d'un autre petit pays de l'Union est pourtant plus qu'insignifiante : elle est inutile. Mais elle a donné le ton. « Faites la guerre offensive comme Alexandre, Hannibal, César, Gustave-Adolphe, Turenne, Eugène et Frédéric. Modelez-vous sur eux, c'est le seul moyen de devenir un grand capitaine et de surprendre les secrets de leur art », disait Napoléon. Ce Waterloo-là annoncerait-il d'autres victoires ? ● N. D. D.

FRED ERDMAN

« L'abandon du clientélisme nous a coûté des milliers d'adhérents »

A 82 ans, l'ancien président (1998-1999) du SP est encore une voix écoutée au SP.A. L'Anversois plaide encore comme avocat « dès que je peux emmerder le monde ». Illustration.

Entretien : **Nicolas De Decker**

Le Vif/L'Express : La gauche est-elle vouée à être minoritaire en Flandre ?

↳ **Fred Erdman** : Les mobilisations qui émergent autour d'un problème local, de mobilité, de scolarité, avec des gens qui spontanément s'engagent à défendre un acquis ou à engranger une conquête lui ouvrent d'autres horizons. Dans le temps, vous étiez de gauche, donc vous étiez membre du PS, de la FGTB, de la mutuelle, ou d'un autre parti de la gauche radicale, parce que vous estimiez que c'était le meilleur moyen de défendre des valeurs. L'individu d'aujourd'hui est beaucoup plus volatil dans ses choix, et s'attache à un parti qu'il estime conforme à ses positions sur un sujet précis, mais sans nécessairement partager l'ensemble de ses combats.

Comment réunir ces gens et ces combats ?

↳ La seule solution, c'est de reprendre le bâton de pèlerin, de rencontrer les gens, de les écouter. Pas seulement de les entendre : les écouter ! Il faut les convaincre que nous nous intéressons à leurs besoins et à leurs considérations. Il y a un potentiel de compassion dans la société flamande qui ne se traduit pas en résultats électoraux. Je crois qu'il y aura un *revival* de la gauche. Il sera la traduction de ce que nous avons toujours défendu. Mais elle trouvera une nouvelle expression.

Ces forces émergentes sont déjà prises en modèle par les sociaux-démocrates, en Flandre comme en Wallonie...

Pourquoi n'a-t-on pas trouvé, avec nos mutuelles, les moyens d'en faire autant ? On a peut-être oublié l'approche de nos prédécesseurs socialistes. Je me rappelle d'une fête en l'honneur de Louis Major.

↳ Oui, mais dans un langage que l'homme de la rue ne saisit pas. Il faut aller frapper à sa porte, et pas seulement en campagne électorale ! A Gand, chaque samedi, depuis toujours, le bourgmestre (NDLR : *Frank Beke*, puis *Daniël Termont*) est dans les quartiers, discute avec les gens, il sait ce qui les touche le plus. Et cela ne se fait pas dans un style académique ou en dénigrant son interlocuteur, en disant qu'il ne comprend rien à l'économie ou à la géopolitique... Résultat : le SP.A est encore au pouvoir à Gand.

Comment écouter ces classes plus modestes lorsqu'elles expriment des revendications xénophobes ?

↳ C'est peut-être le nœud du problème : employer un langage populaire, simple, qui rencontre ce que le citoyen moyen pense, mais aussi le confronter avec certaines affirmations populistes. On entend souvent des phrases du genre : « Les Arabes, on n'en veut pas, mais Mohammed, lui, c'est vraiment un brave type. » Il y a quelque chose qui cloche dans ce raisonnement, non ? Il est facile, en politique, de rejeter la faute sur les autres. Les gens aiment bien ce message : « C'est pas nous, c'est eux »...

S'afficher avec le PS n'a-t-il pas un effet repoussoir sur l'opinion flamande ?

↳ Je suis un produit du PSB-BSP avant

sa scission. Je ne veux pas réécrire l'histoire. Il n'y a plus de parti belge. Ce qu'il faut se demander, c'est si se séparer, ne pas assumer que l'on défende les mêmes objectifs, le tout pour des raisons électorales, est une bonne chose. Ma réponse est non.

L'action commune socialiste a-t-elle du sens en Flandre ?

↳ Je regrette que cette osmose entre syndicats, mutuelles, coopératives et parti ne soit plus aussi claire à la base. A Anvers, nous avions la *Volksgazet*. Ce n'était pas un journal de très haute tenue, mais il réunissait les gens : la fête de monsieur machin, le diplôme de monsieur truc, etc. Aujourd'hui, les gens raisonnent en fonction de leur intérêt immédiat. Celui qui est inscrit à la mutuelle socialiste ne l'est plus pour la transmission ancestrale du message, mais parce que le service y est meilleur, et donc il n'est plus nécessairement membre ou même électeur du parti. Comment gérer ce problème ? En ouvrant les portes, et en tissant des liens. J'en reviens à ce que je vous disais : les inquiétudes particulières, locales. La gauche doit être leur refuge, les écouter, les soutenir, les réunir.

C'est la stratégie du PTB, sur un terrain que vous avez délaissé...

↳ Nous avons peut-être raté le coche. A Hoboken, leur Médecine pour le peuple répond aux besoins de la population.

« Il y a un potentiel de compassion dans la société flamande qui ne se traduit pas en résultats électoraux »

Le Sportpaleis était rempli ! Après son discours, la salle était électrisée. Je demande à mon voisin, presque en transe, ce qu'il avait compris du *speech*. Il me répond : « Je n'ai rien compris, mais c'était formidable. » On a perdu cette force... Il n'y a plus de tribuns. Le PTB, lui, a un message simple. Avant, on nous reprochait de toujours dire que le patron était un salaud. On ne le dit plus car on négocie avec le patron une formule avantageuse pour tout le monde. Mais le PTB crie toujours que le patron est un salaud. On veut être politiquement correct en donnant tous les éléments d'un problème, au risque de se faire ignorer avant la fin de la première phrase. Si, par contre, on commence son discours en disant qu'on paie trop d'impôts et qu'il faut prendre l'argent chez les riches...

C'est ce que le SP.A devrait faire ?

↳ Indiscutablement. Mais, un, il faut savoir faire passer le message, et, deux, la participation des politiques a diminué.

Mon prédécesseur à la présidence de la section de Zurenborg ne vivait que pour le parti. Le vendredi soir, le samedi matin, tout le temps ! Et il ne disparaissait pas après dix minutes, lui... Alors, ceux, aujourd'hui, qui vous disent qu'ils ont du mal à suivre... Moi, comme président du parti, j'avais un jour pris un journaliste dans mon sillage. Je lui avais donné rendez-vous à 7 heures à mon bureau. J'ai fait avec lui ce que je devais faire de ma journée. Nous sommes revenus devant mon bureau à 1 h 30 du matin. Lui est rentré chez lui, moi, je suis monté pour signer le courrier... Il ne comprenait pas ! Un

autre jour, j'avais fait vingt-deux visites de sections locales à travers la Flandre, en commençant vers midi et en rentrant à Deurne vers trois heures du matin. Heureusement, je ne conduisais pas la voiture...

Mais les politiques d'aujourd'hui, eux aussi, travaillent beaucoup...

↳ Sans doute. Mais combien de personnes ordinaires ont-ils entendues sur leur journée ? J'ai été un de ceux qui ont défendu le fait qu'on n'allait plus aider les gens à trouver un logement, un job, etc. C'était mal vu. Le clientélisme ! Eh bien, le rejet de ce clientélisme a coûté au parti l'adhésion de milliers et de milliers de personnes. A l'époque, le membre venait demander s'il n'y avait pas de possibilité de trouver un appartement pour sa fille qui venait de se marier, ou un boulot pour son fils qui venait de terminer ses études. Ça existe toujours en Wallonie. Michel Daerden, pompette ou pas, était sur le terrain, lui. Il faisait des promesses et les tenait.

Ce sont des arrangements pas glorieux, ça...

↳ Peut-être, mais les autres le font. Il y a ceux qui s'y tiennent, et il y a ceux qui, par des méthodes détournées, font encore du clientélisme.

Comment ?

↳ En nommant à un certain niveau les gens qui les arrangent. Prenez le *Moniteur*, disons pour trois mois, voyez un peu les nominations publiées, une par une. Avec Internet, c'est très facile. Mettez chaque nom dans Google. Et vous verrez : c'est de la blague ! ●